

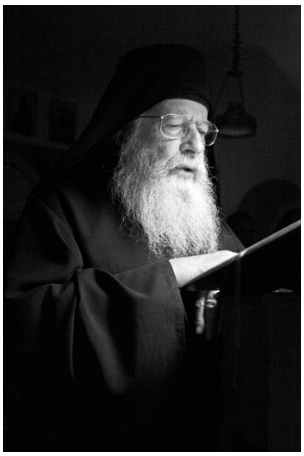
AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

N°372 21e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Le présent feuillet complète pour le 21e dimanche après la Pentecôte, les feuillets n°44, 100, 153, 205, 264, 317, feuillets que l'on peut télécharger sur le site https://feuilletssaintsymeon.fr/feuillets

La parabole du semeur
(Ga 2, 16-20 ; Lc 8, 5-15)
Homélie du père Placide Deseille (2003)



La parabole du semeur (Lc 8, 5-15), que nous venons d'entendre, convient bien pour ce dimanche où nous célébrons la mémoire des pères du VIIe concile œcuménique. Qu'ont fait, en effet, les pères, les évêques, qui se sont ainsi réunis en concile à sept reprises, depuis le premier concile de Nicée au seuil du IVe siècle, sinon veiller à l'intégrité de la transmission de la parole de Dieu ? Afin de préserver cette parole de toute contamination, à la fois des idées, des théories du monde ambiant et des idées personnelles de tel ou tel personnage ecclésiastique ? Tous ces conciles n'ont pas eu d'autre objet que de sauvegarder la doctrine de l'Évangile, que de sauvegarder la parole du Seigneur telle qu'elle avait été transmise par ses apôtres, et c'est pour cela que ces conciles, quelle que soit la part des éléments humains qu'on puisse reconnaître dans certains épisodes de leur histoire, sont fondamentaux pour notre vie chrétienne, fondamentaux pour l'Église. Ce sont comme sept colonnes sur lesquelles reposent l'Église et nous devons avoir un amour, une vénération profonde pour les pères de ces sept conciles.

Oui, certes, ces conciles ont été mêlés à bien des éléments humains. Les évêques eux-mêmes qui s'étaient ainsi réunis en concile n'étaient pas tous des saints. Quand on lit, par exemple, ce que saint Grégoire le Théologien écrit à propos du premier concile de Constantinople, au cours duquel il avait d'ailleurs donné sa démission d'évêque de Constantinople, ce n'est pas tellement édifiant. Mais justement, ce qui est admirable dans l'Église, c'est de voir que malgré toutes les

faiblesses des hommes, toutes leurs fautes, tous leurs défauts, l'œuvre de Dieu s'accomplit. Lorsque des évêques sont rassemblés, lorsqu'ils ne cèdent pas à l'esprit de parti, lorsqu'ils n'ont finalement qu'un cœur et qu'une âme, le Saint Esprit agit. Tous les défauts, toutes les limitations humaines sont en quelque sorte effacés et l'œuvre de Dieu s'accomplit. Nous ne devons pas nous arrêter aux défauts humains de l'Église, mais avoir cette foi dans la miséricorde de Dieu, dans cette économie divine qui fait que, à travers toutes nos faiblesses, son dessein d'amour, son dessein de déification de l'humanité, se réalise.

Mais cet évangile attire aussi notre attention sur l'importance de la parole de Dieu dans nos vies. La parole de Dieu, c'est à dire l'Écriture sainte, l'Ancien et le Nouveau Testament. Très spécialement, les évangiles, la parole du Christ lui-même, mais aussi toute l'Écriture, ne font que parler du Christ ou laisser le Christ parler. Tous les pères ont compris que les Psaumes, par exemple, sont tous d'une manière ou d'une autre parole du Christ, prière du Christ, qui, pendant sa vie terrestre, a d'ailleurs prié avec les Psaumes. Il est ce « pauvre » par excellence qui, à la fois, supplie le Père dans sa détresse, dans sa passion, dans cette souffrance qui est celle de toute l'humanité qu'il a assumée, qu'il a portée sur lui. Il a porté sur lui nos péchés. Ces demandes de pardon que l'on trouve si souvent dans les Psaumes, nous pouvons les mettre sur les lèvres du Christ lui-même, car il a pris sur lui nos péchés, lui qui était sans péché. Et puis dans les Psaumes, nous entendons aussi toute l'action de grâce du Christ ressuscité, et à travers toute l'Écriture, c'est le mystère du Christ qui est préfiguré, qui est annoncé.

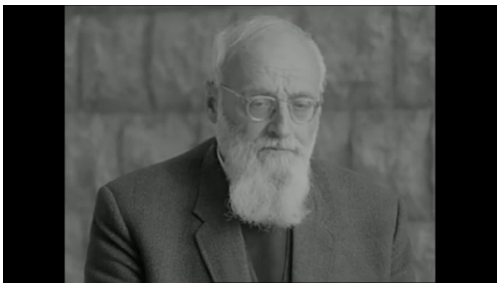
Dans l'évangile, lorsque le Christ nous parle, lorsqu'il prononce les Béatitudes, le Sermon sur la Montagne, à travers toutes ses paroles, c'est vraiment la parole de Dieu qui atteint nos cœurs, lesquels doivent l'accueillir comme une bonne terre afin de porter du fruit. Oui, il y a dans nos cœurs un désir de Dieu, un désir du bien, parce que nous sommes créés à l'image de Dieu, parce que Dieu a façonné nos cœurs de telle sorte qu'ils ne puissent trouver la paix et le bonheur qu'en Lui. Et la parole de Dieu, quand elle atteint nos cœurs, doit justement, si elle est bien accueillie, aider les bons instincts que l'Esprit Saint y a inscrits à prendre corps, à inspirer, petit à petit, toute notre vie, toutes nos pensées, toutes nos actions.

Oui, c'est la parole de Dieu qui doit faire ainsi mûrir tout ce que l'Esprit Saint a déposé dans nos cœurs, parole de Dieu extérieure, à laquelle répond cette autre parole intérieure de Dieu, qui est cet instinct que l'Esprit Saint a mis dans notre cœur, cet instinct du bien qui correspond à la parole évangélique, mais qui, trop souvent,

est étouffé soit par la superficialité de nos vies, par notre manque d'attention, soit par tous nos soucis étrangers. Oui, il faut que nous veillions à lutter contre toutes les pensées, toutes les distractions, tout ce qui s'agite inutilement dans nos cœurs. Nous devons veiller à calmer tout cela. Nous devons être attentifs à combattre tout ce qui dans notre cœur peut empêcher cette parole de Dieu, à la fois extérieure et intérieure, de porter son fruit.

Toute notre vie spirituelle procède, finalement, de ces deux sources : d'une part la parole intérieure, les bons instincts et les bons mouvements que l'Esprit inscrit en nous depuis notre baptême. Et d'autre part, la parole extérieure, la parole de l'Évangile, la parole contenue dans toute la Bible, dans toute l'Écriture sainte, la parole transmise par l'Église. Et c'est pour cela que la lecture, et non seulement la simple lecture, mais la rumination de l'Écriture, est tellement importante. Il faut que nous prenions l'habitude de nous arrêter sur certains textes qui éveillent davantage d'écho dans notre cœur. Savoir s'y arrêter, les goûter, se les redire, les ruminer. C'est cela que les anciens appelaient la méditation. Méditer l'Écriture, ce n'est pas y ajouter nos propres réflexions, ce n'est pas broder des idées qui seraient les nôtres sur le texte de l'Écriture, mais c'est simplement laisser ces paroles résonner dans notre cœur. C'est leur permettre de réveiller, de ressusciter en nous cette présence de l'Esprit Saint. Saint Jean Climaque dit qu'il est important, quand, dans notre prière, une parole éveille un écho en nous, de savoir s'y arrêter, parce que, dit-il, c'est notre ange gardien à ce moment-là qui prie avec nous. Et nous pouvons même dire que c'est le Saint Esprit lui-même qui, à ce moment-là, crie dans nos cœurs, comme le dit Saint Paul : « Abba, Père ! ».
Oui, faisons une large place dans notre vie de prière, à la lecture de l'Écriture sainte, à cette lecture priée, ruminée, savourée ; c'est elle qui favorisera notre maturation spirituelle, qui nous permettra de progresser, pour que de plus en plus ce soit le Christ qui vive en nous. Par la puissance de l'Esprit Saint, à la gloire du Père, dans les siècles des siècles. Amen.

Homélie extraite de *La couronne bénie de l'année chrétienne, Homélies pour l'année liturgique*, vol. 1, Monastère Saint Antoine le Grand, 2017.



Homélie du père Lev Gillet

La parabole du semeur, que nous lisons dans l'évangile, est un des textes évangéliques les plus connus. Mais peut-être cette parabole est-elle plus connue sous son aspect négatif - les cas où le grain ne lève pas - que sous son aspect positif : nous savons, en général, que le grain pousse s'il tombe dans la « bonne terre », mais peut-être ne voyons-nous pas d'une manière assez précise et concrète les conditions que l'évangile pose à sa germination.

Jésus explique aux disciples – il ne l'avait pas dit à la foule – que la semence représente la parole de Dieu. Le semeur, c'est-à-dire Dieu lui-même ou son Fils, jette le grain. Parfois le grain tombe sur le bord de la route, mais les passants le foulent aux pieds et les oiseaux le mangent : ainsi ceux qui se tiennent sur le bord de la route reçoivent la parole, mais le diable survient et l'enlève de leur cœur. Parfois la semence tombe sur le roc, et, faute d'humidité, elle se dessèche : ainsi ceux qui ont reçu avec joie la parole, mais n'ont pas de racines, perdent ce qu'ils ont reçu, lorsque vient la tentation. Parfois la parole tombe au milieu des épines, et les ronces l'étouffent : ainsi les soucis terrestres, les richesses et les plaisirs étouffent-ils la parole qui avait commencé à germer. Et parfois la parole tombe « dans la bonne terre » et elle produit cent pour un : ainsi en est-il chez ceux qui l'ont reçue avec un cœur sincère et s'attachent à elle avec patience.

Il ne suffit pas que la parole tombe « dans la bonne terre ». Les causes pour lesquelles la semence n'a pas fructifié ailleurs montrent quelles conditions sont nécessaires à une vraie vie spirituelle. Il ne faut pas nous tenir sur la grande route, à la portée des passants ; une certaine séparation d'avec le monde, un certain silence, un certain recueillement – variables selon les cas, mais nécessaires dans *tous* les cas sans exception – préserveront la semence divine. Il faut que le terrain où tombe la semence soit humide, il faut qu'il soit fréquemment et régulièrement arrosé ; cela signifie que nous devons recourir d'une manière constante à la prière et aux autres sources de grâce, sans attendre les moments d'émotion ou d'« inspiration ». Ne rejetons pas à la légère les cadres fixes, les horaires, les règlements de vie : ils peuvent

constituer une entrave inutile au libre vol des aigles, mais le plus souvent, ils aident les enfants et les infirmes que nous sommes. Il faut que nous ne laissions pas les ronces, c'est-à-dire les attractions et les distractions du monde, étouffer la parole : il ne s'agit pas ici seulement de passions coupables, ou de richesses ou d'ambitions terrestres ; souvent des divertissements qui ne sont pas nécessairement coupables - voyages, réceptions, théâtre, lectures de romans, etc.. - empêchent une relation d'intimité entre Dieu et nous. La « bonne terre » est un mélange de dons naturels et de grâce – la grâce peut d'ailleurs suppléer aux défauts de la nature – ; mais, même là où la « bonne terre » existe, il n'y a pas de vie spirituelle possible sans l'effort *quotidien* et *patient*, sans certaines répressions, sans une certaine régularité et stabilité aussi bien de la vie matérielle que de la vie mentale – les « racines » –, sans méditations et sans examens de conscience – ces termes peuvent être modernes, mais les Pères du désert pratiquaient ces choses. Bref, la semence de la parole ne peut croître en nous sans un certain ascétisme. L'ascétisme n'est pas à la mode : nous préférons parler de mysticisme. Mais il n'existe pas de vraie vie mystique sans une sérieuse assise ascétique : la parole de Dieu ne prendra possession de notre âme si nous n'avons pas cultivé le terrain et retranché les ronces.

Notre Seigneur dit aux disciples qu'il parle en paraboles, afin que « les autres voient sans voir et entendent sans comprendre ». Ces paroles n'ont pas nécessairement le sens d'un rejet et d'une condamnation définitive de ceux auxquels il n'est pas donné « de connaître les mystères du Royaume de Dieu ». Notre Seigneur, au contraire, use d'une miséricordieuse condescendance envers ceux qui ne sont pas maintenant capables de recevoir avec sympathie son enseignement. Il enseignera donc en symboles, sous une forme voilée. Les esprits prêts à entendre – et *désireux d'entendre* – comprendront le sens mystérieux des paraboles. Les autres entendront d'une manière purement matérielle, sans comprendre ; et, en les laissant dans l'obscurité, Jésus leur épargne le péché que constituerait leur refus pleinement conscient d'admettre le message divin. Mais ils ne sont pas exclus de l'annonce de ce message. À cause de sa forme frappante, de ses images pittoresques, la parabole fera une vive impression sur ceux-là même qui ne la comprennent pas ; elle se gravera dans leur mémoire ; et peut-être un jour viendra où ils seront eux aussi prêts à comprendre et où, sous la lettre dont ils se souviennent, l'esprit du message leur deviendra manifeste.

L'épître que nous lisons aujourd'hui continue en quelque sorte celle que nous lisions dimanche dernier. Saint Paul, nous l'avons vu alors, devait défendre son autorité apostolique contre un certain parti « judaïsant ». Ce parti enseignait le salut

par les œuvres, par l'observation de la loi, tandis que saint Paul enseignait le salut par la foi et la grâce. Aujourd'hui nous entendons saint Paul déclarer de la manière la plus nette : « l'homme n'est pas justifié par la pratique de la loi, mais seulement par la foi en Jésus Christ… puisque par la pratique de la loi, personne ne sera justifié ». Saint Paul se hâte de réfuter les conséquences néfastes que certains esprits pourraient tirer de la doctrine de la justification par la foi : celle-ci ne signifie pas que nous puissions pécher. Au contraire : « Par la loi, je suis mort à la loi afin de vivre pour Dieu : je suis crucifié avec le Christ ; et ce n'est plus moi qui vit, mais le Christ qui vit en moi… ». Dans ces derniers mots – la substitution d'une personne vivante à une loi écrite – se trouve condensée toute l'essence de l'« évangile » de saint Paul. La personne de Jésus vivant en moi accomplit et abolit tout ensemble la loi, de même qu'une rivière se jetant dans la mer est en même temps totalement conservée (sous un aspect) et totalement supprimée (sous un autre aspect), ou de même qu'un homme qui franchirait d'un seul bond un certain espace au lieu de le parcourir pas-à-pas supprimerait et accomplirait parfaitement, en un même acte, tout ce parcours. Si, désormais, je commets certaines actions ou j'évite telles autres actions, ce n'est plus – ou ce n'est plus seulement – parce que l'ancienne loi écrite les commandait ou les défendait, mais parce que Jésus-Christ a vécu et est mort d'une certaine manière. *La personne vivante du Christ est devenue ma loi*. La foi dont parle saint Paul, la foi qui justifie, est la foi dans cette personne vivante de Jésus : « Je vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi ». C'est pourquoi cette foi doit être une foi vivante, c'est-à-dire une foi qui produit des œuvres ; et dès lors nous commençons à comprendre l'enseignement de saint Paul sur le salut par la foi. Nous sommes justifiés par la foi, non par les œuvres, mais la foi qui justifie n'est pas une foi morte et stérile : *elle est toujours accompagnée par des œuvres bonnes, qui constituent le fruit et le signe nécessaires de la vraie foi*. Là où la foi et les œuvres sont présentes ensemble c'est la foi (non une simple adhésion intellectuelle, mais une consécration totale à la personne de Jésus-Christ) qui sauve : les œuvres ne sauvent pas. Mais, si les œuvres n'étaient pas là, la foi qui sauve, principe des œuvres, serait, elle aussi, absente. La foi - comme la semence de la parole de Dieu - doit porter des fruits ; et ainsi nous rejoignons la parabole du semeur.

D'après Moine de L'Église d'Orient, *L'An de Grâce du Seigneur,* t. 1, Éditions An-Nour, p. 37-41.